

LA FIANCÉE DE MADRID.

(Suite.)

— Ah ! ne vous retranchez pas derrière ce mot illusoire, ce prétexte frivole... ma volonté ! Est-ce que ce n'est pas de vous seul qu'elle dépendait ? La volonté de Philippe III ! Mais en ce moment même, fidèle à votre système de flatterie sans pudeur, vous en parlez sans y croire ! Vous savez bien qu'associés dans le même but, dans la même espérance, Roderic et vous, vous traciez devant moi la route où vous guidiez mes pas. Heureusement je me suis souvenu à temps que si le courtisan tombé rend compte au bourreau de ses méfaits, le roi mort en doit compte à l'histoire, et je me suis arrêté !... Et vous vous étonnez de me voir secouer ce joug d'infamie, briser ces fers dorés que vous aviez rivés à mes mains royales et reprendre ma force et ma liberté ? Eh ! ne deviez-vous pas prévoir ce réveil ? A dater de ce jour, venez, vous dont la rude parole fera retentir à mon oreille des vérités sévères, de salutaires avis ! Venez ! le palais du roi vous est ouvert ! nobles Castillans, qui osez me conseiller le bien, c'est vous que je veux récompenser désormais ! Instigateurs du mal, flatteurs de mes faiblesses, conseillers de mes crimes, c'est vous que je punis !!!

Huit heures sonnèrent.

Un bruit funèbre retentit dans le lointain. Le sinistre cortège venait de déboucher à l'angle de la rue qui faisait face à la fenêtre. Une population immense marchait en tête du convoi. Environ trente alguazils à cheval précédaient la personne du condamné, autour duquel on ne réussissait qu'à grand'peine à contenir les curieux.

Bientôt on peut distinguer don Roderic de Calderone.

XI.

UN EXEMPLE.

Il était vêtu d'une soutane, d'un manteau de deuil et d'un capuchon de frise. On lui avait permis de monter sur une mule pour accomplir le trajet fatal ; mais, malgré ses supplications, on avait refusé de lui laisser son habit de chevalier. Il portait à la main un crucifix qu'il baisait souvent avec de grandes marques de dévotion, et s'entretenait de temps à autre avec son confesseur, le père George de Pedrosa, de l'ordre de Saint-Jérôme. Lorsqu'il fut sur la place où était dressé l'échafaud, Roderic parut surpris de voir une affluence si grande se presser à un si triste spectacle ; puis, s'agenouillant devant la croix qui lui fut présentée, il leva les yeux au ciel et se mit à prier ardemment.

— Sire, dit Diégo avec une émotion qu'il essayait ment de dissimuler, ce tableau est affreux, dé-
ex-en votre vae.

Je suis calme, répondit le roi, et c'est vous qui tremblez, Diégo.

Le bourreau qui conduisait la mule par la bride, étant arrivé au lieu du supplice, prononça ces mots à haute voix :

— *C'est icy la justice que commande le roy votre sire, estre faite à cet homme icy pour avoir fait assassiner autrui et pour plusieurs autres crimes résultant du procès, pour lesquels il a ordonné qu'il sera décapité, afin que cela luy soit à chastiment et aux autres à exemple ; et qui, ainsi fera, doit attendre une mesme peine.*

— Don Diégo, chancelant, s'appuya d'une main contre la muraille.

— Vous pâlissez, dit Philippe III toujours impassible.

Roderic était calme. Après s'être recommandé aux prières du peuple, il monta d'un pas ferme sur l'échafaud, s'assit sur la chaise, puis s'abandonnant au bourreau, lui permit de lui lier les bras, les pieds et tout le corps. Alors, le bourreau, s'agenouillant à son tour, lui demanda pardon ; ce que Calderone lui accorda en l'embrassant et lui disant qu'il était son plus grand ami puisqu'il le délivrait de tant de misères.

Au même instant le malheureux découvrit sa gorge et le bourreau, après lui avoir bandé les yeux et fait baisser la tête sur le dossier de la chaise, lui donna le coup de grâce.

Don Diégo poussa un cri : Philippe III détourna les yeux d'où jaillit une larme. Justice était faite.

Diégo se soutenait à peine. Le roi prit en pitié sa frayeur et lui dit :

— Vous avez vu cette horrible supplice, Diégo, Eh bien ! je vous en fais grâce. Vous avez été de moitié dans tous les crimes de ce malheureux, et vous devriez être de moitié dans son châtiment. J'ai résolu d'être élément pour vous... à lui, qui n'était qu'un valet parvenu, je n'ai point pardonné ; à vous qui portez un des grands noms de l'Espagne, je n'impose qu'une punition qui ressemble à une grâce : l'exil.

Et il signa un parchemin. Puis désignant d'un geste don Ruiz de Soria, dont l'attitude n'avait pas cessé un instant d'être calme, il ajouta :

— Tout est fini entre nous, Diégo. Mais vous avez encore deux juges à implorer : cet homme ici-bas et Dieu au ciel !

En achevant ces mots, Philippe III disparut.

Alors don Diégo s'écria en faisant un pas vers l'homme que lui avait montré le roi :

— Qui êtes-vous donc ?

Pour toute réponse, don Ruiz lança au loin son masque, et regarda fixement son frère.